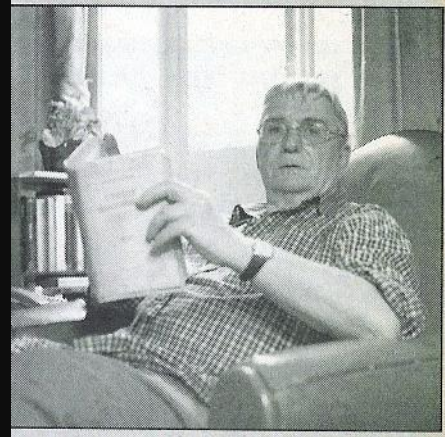


AUZIAS Jean-Marie

« O voyageurs je suis des vôtres. J'ai trop aimé partir. Me voici désormais enchaîné à ces vallées que la carte mentionne à peine. C'est ici que je suis retenu. Partir, non pas, mais patiemment, obstinément, difficilement, chaque soir revenir : parce qu'ici sont des prodiges qui me renvoient à moi-même. Et je cherchais toujours, sans savoir quoi. Avec ma torche électrique, je suscitais au fond d'une lône, le cheval de Troie, bois et chairs pourries, l'arche de Noé, un barrage de castors. C'étaient les charpentiers du navire Argo : eux ne partiraient pas non plus. Je provoquais des langues de feu sous chaque motte de terre et je me disais que, moi aussi, un jour je serais ce feu qui me brûle déjà. Chacun s'habille de ce qui le consume. O vous qui la première fois franchîtes les cataractes herculéennes, plus effroyables que le Niagara, et qui vîtes de vos yeux jaillir les volcans canariens, n'êtes-vous pas aussi sous ces phosphorescences ? Vos mille ruses étaient pourtant irréprochables. Sauf une, la dernière, et vous avez fait mat ».



Pétrarque, Chaucer, Dante et Ovide étaient ses éclaireurs. Jean-Marie Auzias, éclatant occitan de la rue Auguste-Comte, dans un quartier de Lyon dénué de tout mystère, donnait des jeudis littéraires qui compteront dans le cœur du jeune homme que j'étais alors. Intense intellectuel protéiforme, il aimait autant les guerriers que les anthropophages malaisiens. A l'âge de soixante-dix-sept ans, il apprenait le letton en lisant Karlis Skalbe. Il connaissait le sens réel de la Saône. C'est pourquoi il était à Bagdad le 21 octobre 2001, écrivant : « J'ai encore dans l'œil – car ça, c'est visible, alors que les morts, on ne les voit plus – l'horrible blessure de la grande arche de Ctésiphon que je visitai l'an passé. Une des réalisations techniques et architecturales les plus étonnantes de l'époque hellénistique avait été sauvagement bombardée. Ici, l'on est intimement persuadé que, pendant la guerre du Golfe, les Américains ont voulu détruire le patrimoine historique de la plus vieille civilisation, celle qui nous a livré les premiers textes littéraires, où la Bible a puisé maints passages, comme l'histoire de Noé dans le poème de Gilgamesh ».

Vous trouverez jamais, c'est tout droit (Traitement de Textes, 1988)

Café Solo (Jacques André, 1998)

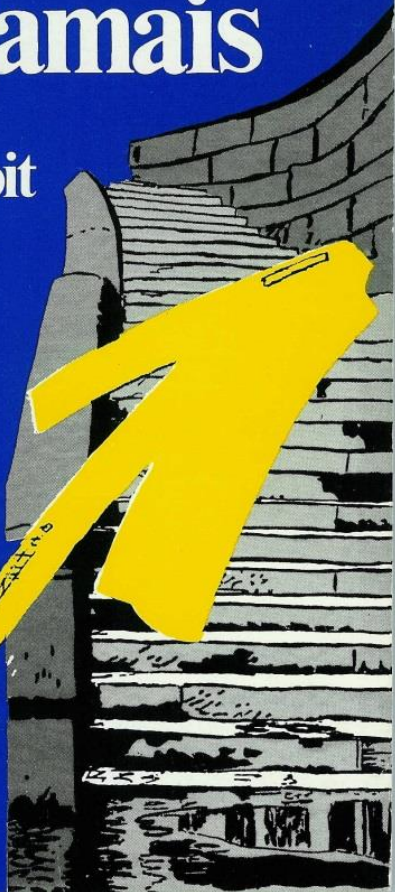
Textes fondateurs et cultures populaires I – de Gilgamesh à la Chanson de Roland (Jacques André, 2004)

vous trouverez jamais

cest tout droit

JEAN BERNARD
FRANZIAS

EDITIONS TRAITEMENT DE TEXTES



JEAN-MARIE AUZIAS

CAFÉ

SOLO

LES CAHIERS
DE L'AMER

JACQUES
ANDRÉ
EDITEUR



I – de Gilgamesh à la Chanson de Roland

JACQUES
ANDRÉ
EDITEUR